

Marc Strauss

Les relations avec les autres associations de psychanalyse *

La question n'avait jamais été explicitement articulée depuis le début de notre École. Elle l'a été à la suite d'un fait institutionnel survenu récemment à propos d'une association qui s'est constituée par scission de la nôtre, par opposition à la nôtre donc. Au-delà de ces circonstances occasionnelles, la question s'est donc posée du coup de nos relations avec les autres associations de psychanalyse. Qu'est-ce qui en fait l'enjeu ?

Les échanges

Avant d'aborder la distinction entre les contacts au niveau institutionnel et les contacts individuels, il me semble nécessaire de poser non pas une question qui ne serait que rhétorique, mais un constat préliminaire : il y a un marché des associations. En particulier, au niveau qui nous intéresse d'abord, des associations qui se réclament de l'enseignement de Lacan. Chacune n'a-t-elle pas vocation à faire prime sur le marché ? Injonction de Lacan pour la psychanalyse, dans sa « Lettre aux Italiens », lui pour la psychanalyse et non pour les associations entre elles.

Certes, nous le savons, pour une part ces associations se présentent volontiers comme complémentaires sur le marché. Quand la psychanalyse est menacée, elles font front, comme dans l'affaire de l'amendement Accoyer et ses suites ou, plus récemment, à propos de la prise en charge de l'autisme dans la condamnation de la psychanalyse par la Haute Autorité de santé. Et nous pouvons constater que ce n'est pas sans quelque succès.

* Intervention faite à Paris lors de la journée débat d'École du 16 juin 2013.

Mais entre elles, quand elles n'ont pas à défendre une psychanalyse postulée *a priori*, que se passe-t-il au titre de la psychanalyse ? Chacune cultive dans son champ associatif le produit appelé dans toutes « psychanalyse lacanienne » et s'efforce de le diffuser auprès du public. Certaines essaient de le diffuser auprès du public le plus large et s'en font une gloire, d'autres auprès d'un public plus restreint mais plus choisi, et s'en font une gloire aussi. L'une est-elle meilleure que l'autre, c'est ce qui est difficile à déterminer quand on ne s'appelle pas Élisabeth Roudinesco. D'où en effet en juger, sinon par les critères en vigueur dans une association, c'est-à-dire en étant juge et partie.

Elles sont donc concurrentielles, en même temps que complémentaires, et leurs échanges épistémiques sont assez réduits. Nous pouvons vérifier que nous parlons encore *grosso modo* la même langue, ce qui n'est plus le cas avec les psychanalystes de l'IPA, dont le vocabulaire non seulement n'est plus le nôtre mais nous est souvent incompréhensible. Nous pouvons aussi chez nos collègues trouver matière à alimenter notre travail, ne serait-ce que pour répondre au leur. Cela dit, ces échanges n'ont pas vocation à modifier le paysage analytique.

Bref, il n'est pas certain que le lien avec les autres associations relève de la politique de la psychanalyse. Nous en avons une certaine expérience au Forum, par les diverses invitations faites ou honorées, jusqu'aux organisations conjointes d'activités comme le dernier colloque de Cerisy. Cela dit, cette question de la politique de notre présence dans le champ social, de notre visibilité et de notre domaine d'influence existe aussi, d'autant que, au contraire d'autres associations, nous n'avons pas d'insertion universitaire ou psychiatrique très forte. C'est ma première question en ouverture à ce débat.

Un réel des associations ?

Deuxième point : elles ont beau s'allier à l'occasion de telle ou telle initiative, chacune de ces associations se singularise par son style propre, en général reconnu par tous, et indépendamment des membres qui la composent : là c'est sérieux et on travaille, là c'est moins rigoureux mais plus sympathique, là on travaille mais essentiellement à cultiver le psittacisme, etc. En même temps, chaque

association a beau avoir son intitulé en référence à la psychanalyse, EPFCL, ALI, etc., dans le langage courant elles sont chacune aussi désignées à partir du nom propre de leur chef de file, et chacune en a un, l'association de M. X, M^{me} Y, M. Z, etc. De surcroît, leurs membres sont souvent désignés à partir de ces noms propres, comme des X-iens, des Y-iens ou des Z-iens. Cela est trop systématique pour que ce soit de hasard et ne réponde pas à une nécessité structurale, dont il nous faut dégager la logique.

Repartons d'une formule qui m'avait frappé lors de notre réunion préparatoire au local : une École, c'est fragile. À entendre non au sens de la psychopathologie, comme on dit « Untel est fragile », mais au sens de l'objet précieux, une antique porcelaine chinoise par exemple. Autrement dit, si on veut continuer à en jouir, il faut en prendre soin, ne pas la traiter n'importe comment. Nous pourrions même dire que la psychanalyse est fragile, et Lacan n'a jamais exclu qu'elle ait dans l'Histoire le statut qu'il accordait à l'amour courtois : un météore surgi dans la nuit du Moyen Âge, au moment de la plus complète dégénérescence du discours du maître qui avait pris la forme du mauvais rêve de la féodalité.

Il y a à cette fragilité des raisons externes, et des raisons internes. Les externes tiennent au monde dans lequel nous vivons, de plus en plus régi comme Lacan le prévoyait par le discours de la science, avec son corrélat qui est la montée en puissance des experts habilités à évaluer la rentabilité des produits proposés sur le marché. Un autre de ses corrélats est plus brutal encore : je parle de la crise économique dont nous sommes loin d'être sortis et qui sur notre pratique, sur les possibilités mêmes de cette pratique a des incidences notoires. Ce n'est peut-être pas trop sensible encore en France, mais nos collègues espagnols et grecs en savent un bout là-dessus. Sur ces raisons externes, nous ne pouvons pas grand-chose. Je passe donc aux raisons internes de la fragilité d'une École.

La première est qu'elle est composée de membres, qui sont autant de *parlêtres*, soumis par là aux aléas de leur organisme. Ainsi, tout récemment, le drame qui a frappé nos amis napolitains et par-delà notre ensemble international.

La deuxième raison de cette fragilité tient à la particularité du transfert. Il est à la fois très solide et très fragile. Nous le savons, il

n'est jamais composé que de tendances positives. Ainsi, il est loisible à ceux que rien ne rebute de spéculer sur la déception transférentielle qui ne manque jamais de se faire jour. Elle fait d'autant plus retour dans la vie institutionnelle qu'elle est méconnue dans sa dimension structurale. En effet, dans une institution où des décisions sont prises tout le temps et à différents niveaux, les motifs de mécontentement non seulement ne manquent jamais, mais s'accumulent avec le temps. D'où cette règle pratique : si vous voulez être sûr d'être bien, voire très bien élu à un poste de responsabilité, faites-en le moins possible. Je n'invente rien, ça s'est vu chez nous. Dans un de ses séminaires, Lacan pour parler de l'angoisse évoque le troupeau, avec ses guetteurs chargés de produire le signe de la fuite en cas d'apparition de l'ennemi ¹. Et Lacan d'ajouter : le problème avec les humains, c'est que chacun est à lui-même l'ennemi du troupeau ². Ne pourrions-nous pas dire aussi que chacun est à lui-même l'ennemi de l'École ?

Quelles sont alors les conditions d'existence d'une École ? Ces conditions d'existence sont relatives à leur moment historique. Or, à mon sens, nous sommes à l'époque de l'existence du « On » dans la psychanalyse lacanienne. J'emprunte cette formulation au commentaire qu'a fait Martine Menès le 13 juin au local, lors de notre soirée de conclusion du séminaire École. Elle commentait le « On » de la question qui fait le titre de ce séminaire, « Que peut-on savoir du savoir inconscient ? », montrant qu'il était homogène à une politique d'École, et le mettait en série avec l'usage qu'avait fait Lacan de ce pronom dans sa formule bien connue de « L'étourdit » : « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend », de même que dans son assertion sur l'inconscient dans la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* » : « Quand l'esp d'un laps, etc., on est dans l'inconscient. On le sait soi. » Un « on » qui n'est pas sans lien avec le réel d'un savoir sans sujet, qui donc détermine le sujet plus que le sujet ne le détermine.

Pourquoi l'importance de ce « On » comme marque de la transmission effective de l'enseignement de Lacan ? Parce que nous sommes à une époque où nous avons à accompagner et à assurer le passage de la psychanalyse des mains des héritiers directs ou adoptifs de Lacan à... À qui ? À « On ».

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Seuil, 1991, p. 423.

2. *Ibid.*, p. 427.

Certains groupes ou Écoles s'efforcent d'assurer la permanence de l'Un en l'entretenant. Ce n'est pas il me semble le cas de notre École, qui s'affronte non sans difficulté, mais non sans détermination, à ce passage au « On » pour lequel nous n'avons encore aucun modèle, qu'il soit passé ou existant.

Un « On » d'École, je le répète, qui n'est pas le « On » du groupe, ce dernier visant plutôt à noyer le réel en jeu. Au fond et pour conclure, si l'avenir est imprévisible, il me semble que nous devons obstinément poursuivre le fil qui est le nôtre et qui est notre marque, c'est-à-dire certainement entretenir des relations de courtoisie avec les autres associations, à condition que cette courtoisie soit réciproque. Mais nous avons surtout et avant tout par notre travail d'École à assurer la tâche de transmission qui est historiquement la nôtre. Une tâche qui n'est pas sans évoquer l'ambition qui portait Lacan quand il a fait sa tentative de *Scilicet*, à l'époque prématurée.